

Suzanne Aubry  
*Le fort intérieur*  
roman



Suzanne Aubry

# Le *fort* intérieur

roman

Libre  Expression  
QUEBECOR MEDIA

*À ma mère  
À mon père et à mon frère Michel*

*À ma sœur Danielle, qui m'a inspiré ce roman*

## Remerciements

Je tiens à remercier de tout cœur mon éditrice, Monique H. Messier, qui a cru à mon roman dès sa première lecture. Sa confiance et ses commentaires judicieux m'ont donné des ailes pour mener le bateau à bon port.

Je voudrais rendre hommage à ma mère, Paule Saint-Onge, romancière et critique littéraire émérite. J'ai eu la chance de lui faire lire mon manuscrit avant sa mort et de bénéficier une dernière fois de ses avis précieux.

Merci enfin à mon «comité de lecture» personnel (Robert Armstrong, Danielle Aubry, Francine Mhum, Louise Pelletier et Évelyne Saint-Pierre) dont les remarques à la fois amicales et franches m'ont été des plus utiles.

Mais quelquefois l'avenir habite en nous  
sans que nous le sachions, et nos paroles qui croient mentir  
dessinent une réalité prochaine.

Marcel Proust  
*À la recherche du temps perdu*

*The weight of the world  
is love  
under the burden  
of solitude*

Allen Ginsberg  
*Song*

*Premier cahier*

## Etchèptérat

Quand j'avais sept ans et des poussières, j'entendais souvent le mot *etchèptérat* dans les conversations des adultes. J'étais convaincue qu'il s'agissait d'un rat qui éternuait, sans comprendre pourquoi un rat qui éternue se retrouve toujours à la fin d'une phrase. C'est Monsieur Péloquin qui a résolu cet épineux problème. Tu te souviens de Monsieur Péloquin ? Il était toujours invité aux réceptions que nos parents organisaient deux ou trois fois l'an. J'ai su plus tard qu'il était écrivain, mais gagnait sa vie en rédigeant des notices nécrologiques, pauvre lui. Il n'avait pas le physique de l'emploi : il avait des yeux pétillants et la mine accorte.

C'était donc soir de réception. Il y avait des écrivains, des journalistes, des employés de la librairie, d'autres gens que papa appelait des pique-assiettes. Incapables de dormir à cause du brouhaha, Fanfan, Julie et moi avons descendu l'escalier à pas de loup pour voir de quoi il retournait. Un homme en habit noir et gants blancs ainsi que deux dames en uniforme se déplaçaient avec des plateaux. Les rires fusaient comme ces pétards que l'on piquait parfois au magasin à un sou, au coin de la rue. Une femme aux seins en entonnoir et la bouche peinte en rouge vif était debout devant Monsieur Péloquin, elle

mangeait et parlait en même temps. Monsieur Péloquin se mettait la tête de côté pour éviter ses postillons. Papa était assis à côté d'une dame aux cheveux coiffés très haut sur la tête, en forme de gâteau forêt-noire. Il avait fière allure, dans son habit à fines rayures, et tenait un verre rempli d'un liquide ambré. Il riait un peu trop fort en regardant la dame aux cheveux forêt-noire. Maman parlait à une invitée. Elle portait une robe rouge. Elle était éblouissante, mais elle regardait parfois papa à la dérobée en souriant, l'air triste.

Monsieur Péloquin, voulant sans doute échapper aux postillons de la dame aux seins en entonnoir, nous a aperçus sur le pas de l'escalier et s'est précipité vers nous. Il m'a souri de ce sourire un peu forcé que les adultes arborent lorsqu'ils veulent obtenir quelque chose d'un enfant :

— Ta maman m'a dit que tu écrivais ton journal intime. Est-ce que je peux le voir ?

Je lui ai répondu que je ne pouvais pas lui montrer mon journal, vu qu'il était intime, justement.

— Vas-tu me le montrer si je te donne cinquante sous ?

J'ai réfléchi longuement. Cinquante sous, c'était une fortune, à l'époque. Je suis remontée dans ma chambre, j'ai pris mon journal dans un tiroir de ma commode, je l'ai relu et j'ai raturé tout ce que je trouvais compromettant. Je suis redescendue et j'ai tendu mon journal à Monsieur Péloquin. Il l'a ouvert, a vu les ratures. Je lui ai dit, la mine très sérieuse :

— Vous me devez juste vingt-cinq sous, vu que j'ai barré des choses.

Il m'a regardée un moment, pesant le pour et le contre.



— Je vais te donner les cinquante sous, à la condition que tu répondes à une question.

J'ai accepté le marché, considérant que le risque d'une question indiscreète était minime et que la récompense en valait le coup.

— L'un des mots qui n'était pas raturé dans ton journal était *etchèptérat*. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Un rat qui éternue.

Il a éclaté d'un gros rire, des gens se sont tournés vers nous. Il a fait un gros effort pour se contenir, tellement qu'il en avait des larmes aux yeux. Après un moment, il a réussi à articuler :

— Peut-être as-tu voulu dire *et cætera*.

Je l'ai regardé sans comprendre. Il a pris un stylo dans la pochette de son veston et a écrit le fameux mot sur une serviette en papier tout en l'épelant à voix haute :

— *Et cæ-te-ra*. C'est un mot latin qui signifie « et autres choses semblables ». Par exemple, des oranges, des pamplemousses, *et cætera*. Quand on écrit, on utilise l'abréviation *etc.* pour simplifier.

J'ai alors ressenti une sorte d'exaltation devant ce mystère enfin résolu, mêlée d'un regret, celui de devoir renoncer à mon *etchèptérat*.

Nos parents étaient bien occupés, car ils semblaient ne pas s'être rendu compte que j'étais sortie du lit, en train de faire des marchandages étranges en pyjama avec monsieur Péloquin. Je suis allée rejoindre Fanfan et Julie sous une table couverte d'une nappe blanche pour manger des sandwiches et des saucisses à cocktail. C'était amusant, on voyait des souliers noirs et des escarpins de toutes les couleurs défiler sous nos yeux. Maman a fini par nous trouver endormis sous la table. Elle nous a

réveillés et nous a escortés jusqu'à nos chambres, après avoir jeté un regard anxieux en direction de papa, qui parlait toujours à la dame aux cheveux forêt-noire. Une fois dans nos lits, Julie et moi lui avons demandé de nous chanter *Jimbo l'éléphant*. Elle protesta :

— Je vous l'ai chantée tantôt, il faut que je rejoigne les invités.

— Encore, s'il te plaît.

Elle accepta de bonne grâce. Chaque soir, après le bain, maman nous chantait *Jimbo*, le petit éléphant qui meurt d'une balle dans la tête, tué par un méchant chasseur. Nous adorions cette chanson, même si elle était triste – sans doute parce qu'elle l'était –, et nous pleurions sur le sort du pauvre éléphant. Suivait *Une chanson douce*, qui mettait un baume sur notre chagrin, comme s'il fallait, pour mesurer notre bonheur, être d'abord confrontées au malheur. Maman nous embrassa, nous borda, éteignit la lumière. Je lui demandai, alors qu'elle s'apprêtait à refermer la porte, si elle était contente de nous avoir.

— Bien sûr, que je suis contente, ma chouette. Pourquoi tu demandes ça ?

— Pour rien.

— Quand on dit « pour rien », c'est qu'on a quelque chose sur le cœur.

J'ai hésité avant de poursuivre. Puis je me suis jetée à l'eau :

— Et papa, lui ?

Elle s'est approchée de moi, m'a serrée très fort tout à coup. Sa peau était douce, elle sentait la poudre de riz et le savon.

— Papa aussi, tu le sais bien.

Justement, je n'en aurais pas mis ma main au feu. Tante Jovette, au cours d'une visite, m'avait raconté qu'à

notre naissance, pris de panique devant ces deux nouvelles bouches à nourrir, papa aurait dit à maman : il faut en faire adopter une. Maman, indignée, l'avait regardé droit dans les yeux, lui avait tendu les deux bébés :

— Choisis. Laquelle des deux ?

D'après le récit de tante Jovette, papa s'est alors rendu compte de l'odieux de sa proposition, et a éclaté en sanglots en se jetant à ses genoux. Ce n'est que des années plus tard que j'ai parlé du récit de tante Jovette à maman. Elle a hoché la tête, mécontente de l'indiscrétion de sa sœur, mais m'a confirmé que c'était vrai, sauf que papa ne s'était pas jeté à ses genoux, il lui avait apporté des fleurs. Le bon côté de l'histoire, c'est qu'il avait regretté son idée d'adoption, et que maman avait chèrement défendu ses jumelles. Toi, tu aurais dit qu'il y a des choses, surtout quand elles sont vraies, qu'il vaut mieux ne pas savoir.

## Les « jums »

J'ai toujours cru que Julie et moi étions de vraies jumelles. Lorsque maman nous a appris qu'on avait chacune notre placenta, alors que les vrais jumeaux n'en ont qu'un seul, je continuai à croire à notre gémellité. La perspective d'avoir une fausse jumelle me semblait absurde, étant donné qu'on se ressemblait comme deux gouttes d'eau, et que tout ce qui arrivait à l'une arrivait à l'autre, à une ou deux journées d'intervalle : quand ma jumelle perdait une dent de lait, j'en perdais une le lendemain. Quand elle se râpait le genou gauche, je me râpais le genou droit. La nuit, alors qu'on dormait encore dans le même lit, tête-bêche, on chantait en canon, du moins, s'il faut en croire la légende familiale. On parlait souvent en même temps, avec exactement les mêmes

mots. Notre sœur Mimi était convaincue que l'on faisait de la télépathie. Maman, plus pragmatique, attribuait notre mimétisme au fait d'être élevées ensemble.

— Quand on a une différence d'âge de cinquante minutes, c'est normal qu'on dise ou qu'on fasse à peu près les mêmes choses en même temps.

Très tôt, ma jumelle et moi avons éprouvé le besoin d'affirmer notre différence, ce qui n'est pas évident quand tout le monde vous appelle « les jumelles », comme si on n'était qu'une seule entité. Même toi, qui défendais farouchement le droit d'être toi-même, tu n'échappais pas à la règle. Papa disait avec humour « les jums » (prononcer djum), comme s'il comprenait notre agacement devant l'amalgame et le soulignait avec ironie pour nous prouver sa complicité. Maman, malgré son discernement, était incapable de résister à l'effet spectaculaire de la duplication, et tenait à nous « habiller pareil ». Quand on protestait, elle nous disait, ravie : « Mais vous êtes tellement jolies, comme ça ! » Comment résister à un tel compliment, dit avec son sourire si particulier, « fendu jusqu'aux oreilles », comme tu disais, avec une tendresse teintée d'une sorte de reproche devant tant d'optimisme.

On réussissait parfois à négocier des couleurs différentes : ma jumelle en bleu, moi en rose, ou vice-versa. Mais les photos de notre enfance contredisent en général ces timides tentatives de rébellion. Sur les photos des grands événements, nous avons des robes identiques : jaune serin au mariage de Mimi, rouge à Noël, bleu poudre à Pâques, nos initiales soigneusement inscrites à la main par maman sous chacune d'elles, pour que la postérité se souvienne de qui était qui.